

Eté 2007 – Céline Mélissent

Points de vue croisés sur les expositions *On dirait le Sud...* au Crac de Sète, Commissaire Bernard Marcadé et *D'où viens-tu Johnny ?* Commissaires et artistes Maurin & La Spesa. galerie Esca de Milhaud 30.

Bien que sans lien apparent, deux expositions ayant eu lieu quasi simultanément au Centre d'art de Sète, *On dirait le Sud* et à la galerie Esca de Milhaud, *D'où viens-tu Johnny ?* ont retenu mon attention parce qu'elles répondent directement à une nécessité à la fois profonde et conjoncturelle de ne pas être séparés de leur histoire. Les commissaires ont choisi d'une part de dépasser la violence du contexte actuel par un geste d'appropriation revendiqué, celui notamment d'un territoire commun, et d'autre part de proposer des expositions "sans oeuvres". L'engagement situationnel a d'abord consisté à se déplacer de leur pratique habituelle¹, à se resituer dans un ensemble multiple, puis à rassembler et fédérer les fragments. Au final deux fictions sont proposées, celle du critique Bernard Marcadé à caractère historique à travers une cartographie sentimentale et documentaire en hommage au Languedoc-Roussillon et celle des artistes Maurin & La Spesa, à caractère autobiographique à travers un vrai faux voyage au coeur de la Camargue. Les deux propositions ne s'appuient pas sur des critères objectifs mais sur des expériences et des subjectivités. Les protagonistes n'interrogent pas le système mais leur place dans le système d'où leur nécessité de réaffirmer avec radicalité la place du sujet, sa dépendance au symbolique (en crise) en se frottant à la fois à la réalité sociale, à l'imaginaire idéologique et au réel.

Du côté de l'institution, la problématique est liée au comment montrer, présenter des documents et des oeuvres qui ne soient pas de l'art et qui ne soient pas des originaux. Ce parti pris de Marcadé résulte du désir de s'approprier un territoire, donc de privilégier son propre univers et compte tenu de cette donne, de ne pas prendre en otage des artistes et des oeuvres. Entre histoires et anecdotes, le commissaire a élaboré une mise en scène et un scénario qui s'appuient sur les codes esthétiques de l'art contemporain de manière à faciliter la reconnaissance et l'identification. Ainsi la proposition comprend un niveau populaire, un sens ludique et un discours, une réflexion sur le médium exposition, ses possibilités, ses limites. Elle est conçue comme une forme de médiation évoquant un ailleurs temporel autant que géographique propre à toute construction de la mémoire, et témoigne de la résistance à rendre compte d'une unité de la réalité et de la connaissance. La carte privilégiée pour sa plasticité, son point de vue non centralisé et sa transversalité, permet de spacialiser l'histoire. Des événements politiques, artistiques, littéraires, des monuments du patrimoine y sont introduits et recontextualisés, en bref ce qui fait la culture du pays. A la fiction administrative et politique que constitue une région s'ajoutent des connexions toutes aussi fictionnelles et subjectives, mais précisément refoulées par l'histoire et l'idéologie officielle. Convoquer le local à l'inverse des tendances actuelles est une manière de se réapproprier une part d'imaginaire confisquée par l'idéologie régionaliste et de rendre disponible un espace symbolisé en tant qu'il est chargé de sens et de réalité. Subjectivité, réappropriation critique des imaginaires et formes contemporaines sont là pour valoriser une histoire, un territoire, sans l'enfermer, et tenter de penser autrement le monde.

¹ Celle de commissaire d'exposition d'art contemporain pour B.Marcadé et d'artistes pour Maurin & La Spesa.

Pour Maurin & La Spesa, le projet de commissariat de cette exposition s'est fait en réaction aux circonstances, à l'environnement immédiat, liés à la difficulté d'être artistes tout particulièrement en province. En place d'expérimentateurs et de rapporteurs d'histoire M&LS ont créé une fiction autobiographique mimant l'économie globale de l'art, une façon de réinterpréter l'histoire et de produire un sens à l'existence au sein du chaos de la réalité. Avec beaucoup d'humour et sur le mode parodique, l'exposition est conçue comme une unité de base, un schème d'action, une mise en scène de dispositifs incluant méthodes de travail et modes d'existence nécessaires à l'épreuve "initiatique" du voyage. Les artistes ont détourné une impossibilité en un jeu, en une aventure à partager. A contre-pied de toute attente, le voyage a lieu localement sur le territoire inventé de Wetland². Plongés dans l'enfance de l'art, les commissaires convoquent les oeuvres les plus prestigieuses de l'art contemporain ayant construit et alimenté leur imaginaire, de Maurizio Cattelan à Roman Signer en passant par Wim Delvoye. Réunies sur un même territoire, elles seront en réserve³, mais qu'importe, l'expédition devient le lieu de tous les possibles, le work in progress. La recherche des origines est intuitive, elle révèle un état d'esprit, celui de l'engagement, du rire, de l'idiotie, démultipliant les points de vue entre textes, oeuvres, histoires, décors... Dans l'espace maîtrisé et fictif des artistes, les scénarios se croisent laissant la place à une oeuvre qui se constitue sur des réseaux. Sous influence, de nouveaux travaux apparaissent. La subjectivité artistique s'affirme volontiers comme l'essence de toute chose, où s'ombre tout contenu. Les oeuvres citées donnent ainsi lieu à la création de nouvelles pièces chargées d'histoire mais surtout d'une efficacité retrouvée dans un autre contexte. Ici l'autruche de Cattelan relève la tête et les *anal kiss* de Delvoye ondulent au son d'un cours de yoga. La parodie est sans détour, généreuse, et pour reprendre les mots de Labelle-Rojoux, "l'art parodique n'est ni une régression, ni un abandon. C'est une hypermorale combative, même dans la dérision la plus dérisoire, dans l'affirmation de l'erreur, dans la recherche du malaise (...), préparant de la sorte "le terrain d'un nouveau sérieux audacieux, lucide et humain"(...) Avec eux, on peut en être sûr: l'art meurt mais ne se rend pas !" ⁴.

De manière bien différente, ces deux expositions sont comme des tentatives de réconcilier au nom du politique le moi et le monde, l'individu et la société. Au delà de l'appropriation, elles parlent de la nécessité de penser la possibilité et les modalités d'un libre usage du commun. Pour l'une, réflexion sur les ruines et les fragments du présent ayant pour origine le désaveu et la méconnaissance du passé, pour l'autre, mythologie élaborée allant jusqu'à une production qui rejoue la relation de l'artiste à l'oeuvre, à la fiction et sa matérialisation. Le travail consiste à subvertir les formes existantes. Quoiqu'il en soit, commissaires et artistes gagnent du terrain sur les instances du réel en libérant de nouvelles subjectivités, hors des catégories du vrai ou du faux, là où précisément la crise semble avoir son origine. Ces propositions alternatives locales, n'ont d'autres finalités qu'elles-mêmes, s'approprient leur histoire, leur propriété, leur être exposé dans le but de se réinventer soi-même. Sur fond de tragédie, la création porte ce risque et cet espoir.

Céline Mélissent
pour Panoptic'art, Montpellier, été 2007

Cet article était visible sur Internet <http://panoptkart.fr/articles/lire/5>
(Jusqu'en octobre 2009)

² L'ironie répond à la fausse question du lieu et de la modestie géographique, puisque déplacement il y a. Qu'en est-il des attaches régionales des artistes quand leur imaginaire se situe ailleurs ?

³ les oeuvres ne sont visibles qu'à travers d'une documentation.

⁴ Arnaud Labelle-Royoux, L'Art parodique', Zulma, 2003, pp.149-150. ouvrage cité dans les références de l'exposition D'où viens-tu Johnny ?